

La voix de l'opposition de gauche

DOCUMENT

Peter Thiel, l'homme qui voulait achever la démocratie

Par Usbek & Rica 17/07/2018

Cofondateur de PayPal et investisseur historique de Facebook, Peter Thiel est une figure à part dans la Silicon Valley. Libertarien invétéré, conseiller de Donald Trump, transhumaniste convaincu, capable de dissenter sur les philosophes grecs aussi bien que sur l'avenir des crypto-monnaies, le golden boy de la vallée veut faire de la technologie l'arme qui portera le coup fatal à la politique.

Chapitre 1

« Je suis fier d'être gay ! Je suis fier d'être républicain ! »

Juillet 2016, Cleveland (Ohio), Convention nationale du Parti républicain.

« Bonjour à tous, je suis Peter Thiel. J'ai créé de nombreuses entreprises et je soutiens les gens qui innovent, des réseaux sociaux aux fusées spatiales. » La voix est métallique, presque fébrile. La tenue impeccable, comme toujours. Complet bleu marine, cravate italienne à rayures, l'homme sans âge a le sourire carnassier, quoique légèrement forcé. *« Je ne suis pas un politicien, mais Donald Trump non plus. C'est un bâtisseur, et il est temps de reconstruire l'Amérique ! »*

Fidèle à sa réputation, Peter Thiel, né en Allemagne en 1967, rompt un nouveau tabou en s'engageant publiquement dans la campagne de Donald Trump, au grand dam de ses coreligionnaires de la Silicon Valley. *« L'économie ne marche plus et, si vous m'écoutez aujourd'hui, c'est que vous le comprenez bien mieux que les politiciens de Washington. Quand mes parents sont arrivés en Amérique, ce n'était pas le rêve qu'ils avaient. Ils m'ont amené dans cette ville alors que j'avais à peine un an, et c'est ici que je suis devenu américain ! »*

Son pays est en plein déclin, le gouvernement fédéral freine le progrès et la classe politique, dans son ensemble, est coupable. Le discours de Thiel résonne parfaitement avec la rhétorique populiste de Trump : *« Les deux hommes se rejoignent sur une vision très anti-bureaucratie, anti-establishment, anti-Washington, confie Pierre Ducrozet, auteur de L'Invention des corps (Actes Sud, 2017), un [roman dans lequel il met en scène Parker Hayes, un personnage largement inspiré par Peter Thiel](#). Et puis Trump, c'est le self-made-man, l'homme d'affaires, ça parle à Peter Thiel, qui se considère lui-même ainsi, alors qu'à l'opposé Hillary Clinton incarne la vieille politique de DC, le vieux monde. Cela dit, Thiel est un homme multiple, parfois très paradoxal. »*

Son discours de Cleveland en est l'illustration parfaite. En guise de conclusion, Thiel ose ce qui ressemble à une bravade face à un parterre de républicains pas vraiment réputés pour leur ouverture d'esprit : *« Je suis fier d'être gay ! Je suis fier d'être républicain ! Et par-dessus tout, je suis fier d'être américain ! »* Quelques mois plus tard, Donald Trump est élu président. Peter Thiel devient son conseiller.

Chapitre 2 : Le boss de la « mafia PayPal »

Été 1998, université Stanford (Californie)

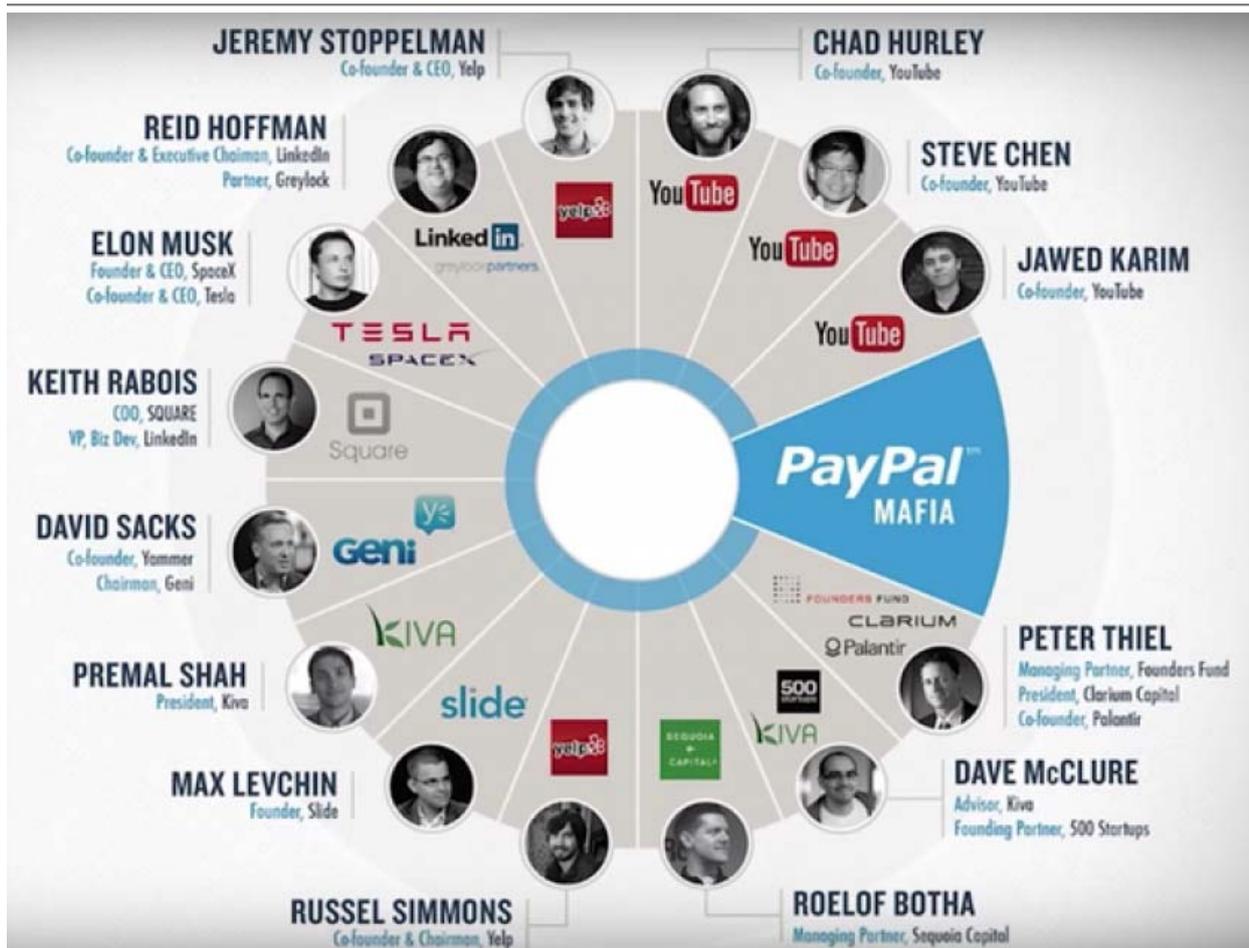
La climatisation de l'appartement dans lequel loge Max Levchin est en panne. Dans la moiteur ambiante, le jeune homme de 23 ans suffoque. Il est arrivé dans la Silicon Valley il y a tout juste deux semaines, en plein été. Sur les conseils de son ami Luke Nosek, il décide d'aller écouter une conférence à Stanford. C'est un bon deal : il pourra profiter de la fraîcheur des lieux pour piquer un somme. Aujourd'hui, c'est un ancien élève de l'université, Peter Thiel, qui doit prendre la parole pour dispenser ses vues sur l'avenir de la finance. Il a 31 ans, est diplômé en philosophie et en droit, et rentre d'un séjour new-yorkais actif mais peu fructueux, au cours duquel il a travaillé dans un cabinet d'avocats et une banque d'investissement, rédigé quelques discours pour un élu républicain, et tenté sans succès de devenir juge.

La folie du Web s'est déjà emparée de la Silicon Valley. Peter Thiel veut en être. Il lance alors son fonds d'investissement, Thiel Capital. Max Levchin, lui, a tout juste fini ses études d'informatique à l'université d'Illinois à Chicago, là où est né le premier navigateur web, Mosaic, qui deviendra Netscape, grand succès de l'époque et source d'inspiration pour toute une génération d'ingénieurs et d'entrepreneurs en herbe. Max réfléchit à une façon de faciliter et sécuriser les échanges d'argent en ligne sans devoir passer par les banques. Encore balbutiant, le e-commerce réclame une telle technologie.

Thiel va investir dans l'entreprise de Levchin. Elle s'appellera PayPal. Elle fera la fortune des deux hommes et lancera la carrière de Peter Thiel.

À l'issue de la conférence, Max se retrouve à bavarder avec l'orateur. En cette chaude après-midi, la conférence de Peter Thiel n'attire pas les foules. À l'issue de son intervention, les deux hommes se retrouvent, presque naturellement, à bavarder. « *Tu fais quoi dans la Silicon Valley ?* » demande Thiel. « *Je viens juste d'arriver et je vais sans doute lancer mon entreprise* », lui répond Levchin. « *Ça tombe bien, j'investis* », réplique du tac au tac l'ancien de Stanford. Le lendemain, à l'issue d'un déjeuner à Palo Alto, un accord est trouvé entre les deux hommes : Thiel va investir dans l'entreprise de Levchin. Elle s'appellera PayPal. Elle fera la fortune des deux hommes et lancera la carrière de Peter Thiel.

L'histoire de l'industrie est parsemée de moments d'épiphanie – en particulier celle de la Silicon Valley. La création, dans les années 1950, de Fairchild Semiconductor, en est un. Entreprise spécialisée dans la confection de transistors, elle accélère radicalement l'essor de l'informatique. Ses employés donneront plus tard naissance à de nombreuses autres sociétés – baptisées Fairchildren – qui, à leur tour, joueront un rôle-clé dans l'innovation. Parmi elles, la colossale et éternelle Intel.



La mafia Paypal. Infographie réalisée par [Hubspot](#)

L'aventure de PayPal, lancée officiellement en cette année 1998, ressemble par bien des aspects à celle d'Intel. Au-delà de sa contribution au développement du e-commerce, PayPal révèle toute une génération d'entrepreneurs, [que d'aucuns surnomment la « mafia Paypal » tant leur influence dans la région est grande](#). Ces individus talentueux vont marquer leur époque, celle du Web 2.0. En 2002, Reid Hoffman lance le réseau social LinkedIn. Trois ans plus tard, Chad Hurley, Steven Chen et Jawed Karim créent YouTube. Elon Musk, devenu depuis la coqueluche de la Silicon Valley, fonde SpaceX avant d'investir dans Tesla. Jeremy Stoppelman et Russel Simmons fondent Yelp, tandis que David O. Sacks enfante plusieurs entreprises dont Yammer, réseau social pour entrepreneurs racheté en 2012 par Microsoft pour 1,2 milliard de dollars. Le point commun entre ces hommes ? Ils ont tous occupé des fonctions importantes chez PayPal au début de l'aventure.

« Il est l'investisseur qui a le mieux réussi dans le champ de la technologie, à l'échelle mondiale. Tout simplement ! »

Peter Thiel mise quant à lui sur la quasi-totalité des entreprises fondées par les anciens de PayPal. Il devient l'un des premiers actionnaires de Facebook, investit dans Airbnb, Spotify ou encore Lyft, le principal concurrent d'Uber. Avec Facebook, il réussit un gros coup : sa mise de départ, 500 000 dollars, va être multipliée par 3 000, scellant sa fortune. « Il est l'investisseur qui a le mieux réussi dans le champ de la technologie, à l'échelle mondiale. Tout simplement ! » écrit en 2011 le journaliste américain George Packer dans le New Yorker.

Au-delà de son flair pour les bonnes affaires, indéniable, les investissements de l'ancien de Stanford se signalent tous par un fond idéologique commun. Avec PayPal, Peter Thiel rêvait déjà –

chose qu'il ne réalisera pas – de donner naissance à une nouvelle monnaie pour court-circuiter le monopole des États en la matière. En soutenant [Elon Musk et SpaceX](#), c'est à la mainmise fédérale dans le champ de la conquête spatiale qu'il s'attaque. En finançant le Seasteading Institute, qui entend créer des îles artificielles souveraines dans les eaux internationales dotées de leurs propres lois, c'est la gouvernance qu'il entend faire entrer dans un marché concurrentiel. En fondant en 2004 la société Palantir, qui [travaille pour le compte de la NSA, du FBI et de la CIA](#), il s'agit encore une fois de braconner sur les terres de l'État : le renseignement et la surveillance. Même logique derrière le projet Thiel Fellowship, qui propose une bourse de 100 000 dollars sur deux ans aux étudiants de moins de 23 ans qui acceptent d'interrompre leurs études pour se lancer dans des aventures entrepreneuriales, audacieuses si possible. Cette fois, c'est l'université qu'il s'agit de contourner.

« Ce qu'il veut, au fond, c'est détruire les institutions, qu'il considère comme oppressives. Et pour lui, la technologie peut y contribuer. »

« *Peter Thiel est très radical, rappelle le journaliste américain Noam Cohen, auteur de l'essai [The know-it-alls: The rise of Silicon Valley as a political powerhouse and social wrecking ball](#) (The New Press, 2017). Ce qu'il veut, au fond, c'est détruire les institutions, qu'il considère comme oppressives. Et pour lui, la technologie peut y contribuer.* » Ce qui transparait, dans les investissements et la « ligne » de Thiel, c'est son penchant libertarien. Un penchant qui le pousse à vouer l'État aux gémonies, à sublimer la notion de liberté individuelle et à encenser le libre marché et la concurrence. « *Nous sommes engagés dans une course à mort entre la politique et la technologie, a-t-il assuré un jour. Le sort de notre monde dépend d'un seul individu, d'une personne, qui sera capable de bâtir et diffuser des outils technologiques favorisant la liberté et permettant un monde plus sûr pour l'épanouissement du capitalisme.* »

Chapitre 3 : « Antidémocrate, hyper individualiste et antisocial »

« *Ce qui m'a intéressé chez Peter Thiel, c'est sa complexité : c'est un vrai personnage de roman, quelqu'un de très cultivé et, en même temps, il est assez dingue, un peu Frankenstein, confie Pierre Ducrozet. Il est à la fois recommandable et pas du tout recommandable. Il joue sur plusieurs tableaux. Il a quelque chose de la vieille Europe et du Nouveau Monde : à la fois philosophe, porteur des valeurs des Lumières, héritier des grands entrepreneurs du Net, transhumaniste délirant et fervent libertarien.* »

Ce bagage inédit, Peter Thiel en hérite relativement tôt. Son père, ingénieur, travaille pour de grandes entreprises minières à Francfort. La famille déménage donc fréquemment. À Cleveland, dès 1968, puis en Afrique du Sud, où Peter fréquente une école privée très stricte, imposant l'uniforme et les châtiments corporels. Cette expérience nourrit déjà chez lui un rejet de l'autorité et un goût pour la liberté individuelle. Adolescent, c'est un élève brillant, excellent dans toutes les matières, lecteur assidu et champion d'échecs. Pour l'anecdote, son plateau d'échecs est affublé d'un autocollant sur lequel sont inscrits les mots « Born to win »...

Peter se prend de passion pour les récits de science-fiction de l'Américain Robert A. Heinlein, auteur illustre aux Etats-Unis et libertarien décomplexé. Il dévore Tolkien puis découvre, très jeune, la romancière et philosophe Ayn Rand, libertarienne radicale, chantre de l'égoïsme, surnommée « la déesse des marchés ». Son plus célèbre roman, *La Grève*, met en scène une grève des grands patrons et inventeurs américains censée démontrer que, sans eux, le pays court à sa perte.

« *Je reste engagé dans la foi qui était celle de mon adolescence, écrit Peter Thiel [dans « L'éducation d'un libertarien », un texte en forme de profession de foi publié en 2009 pour le compte du Cato Institute, le principal think tank libertarien.](#) Je conserve mon attachement à la liberté humaine comme condition sine qua non au bien absolu. Je m'oppose aux impôts qui confisquent, au collectivisme totalitaire et à l'idéologie qui voudrait nous faire croire que la mort est*

inévitables. Pour toutes ces raisons, je peux aujourd'hui encore me qualifier de "libertarien". Mais je dois confesser que ces vingt dernières années, j'ai changé radicalement. Par-dessus tout, je ne crois plus que liberté individuelle et démocratie soient compatibles. »

« Peter Thiel, "c'est" la Silicon Valley. Ses idées sont largement partagées par une poignée de personnes brillantes qui veulent prendre les décisions toutes seules, diriger le monde et remplacer toutes les institutions »

Derrière ces quelques lignes, on comprend mieux ce qui fait le fond de la pensée politique de Peter Thiel. Pour Thiel, lui, le monde doit être gouverné par une élite, celle des innovateurs et des esprits les plus brillants. Il plaide pour une technocratie et appelle de ses vœux la fin, pure et simple, de la politique : c'est à Google, Facebook et consorts de se substituer, selon lui, aux gouvernements. « On dit souvent que Peter Thiel dénote dans le paysage de la Silicon Valley, mais c'est faux, souligne Noam Cohen. Peter Thiel, "c'est" la Silicon Valley. Ses idées sont largement partagées par ces gens que j'appelle les "know-it-alls" – ceux qui savent tout –, une poignée de personnes brillantes qui veulent prendre les décisions toutes seules, diriger le monde et remplacer toutes les institutions. Ils sont antidémocrates, hyper individualistes et antisociaux. Ils prétendent défendre la liberté individuelle mais, en même temps – pensons à Facebook et Google –, ils bafouent totalement la vie privée. C'est très cynique. »

La conviction selon laquelle une élite intellectuelle devrait diriger les masses, alliée à cette foi dans le pouvoir de la technologie, n'est pas étrangère à la présence de Stanford en plein cœur de la Silicon Valley. C'est cette université qui a permis à la vallée d'être ce qu'elle est. Un de ses grands architectes, l'ingénieur Frederick Terman, doyen de l'école d'ingénierie, pensait fermement que les plus intelligents devaient gouverner et décider pour les autres. Et son père, avant lui, s'était attelé à inventer le premier test de QI à une époque où les théories eugénistes circulaient allègrement. Peter Thiel, comme bon nombre d'autres patrons de la Silicon Valley, a mûri dans cette atmosphère élitiste. Et c'est également durant son cursus dans la « Harvard de l'Ouest » qu'il se construit intellectuellement, à la faveur de quelques expériences fondatrices.

La première de ces expériences, c'est sa rencontre avec [René Girard](#), alors pensionnaire à Stanford. Le philosophe et anthropologue français a développé ce qu'il nomme la « théorie mimétique », fondée sur le « caractère mimétique du désir » (en somme, le désir d'un homme ne serait fait que de la reproduction du désir des autres). Des conclusions qui invitent Thiel à penser « out of the box », à contre-courant de la majorité, et à supporter des projets considérés comme déraisonnables. René Girard avance aussi l'idée que ce mimétisme entraîne nécessairement la compétition entre les hommes, une compétition pourvoyeuse de progrès et d'excellence, mais tout autant d'aveuglement et de violence. Thiel fera sienne cette idée, rejetant la compétition qui détourne des vrais objectifs et accapare les énergies, et défendant les vertus des monopoles. Son investissement précoce dans Facebook se place ainsi sous le sceau de cet héritage girardien : il entrevoit les réseaux sociaux comme une source de profit mais aussi comme un moyen de canaliser la « violence mimétique » qui menace les puissants.

La seconde expérience fondatrice de sa vie est sans nul doute la création, en 1987, du journal étudiant [The Stanford Review](#). À l'époque, les débats sur la discrimination positive font rage sur le campus de l'université, dans le sillage de la Rainbow Coalition, mouvement emmené par le militant des droits civiques afro-américain Jesse Jackson, qui revendique des mesures en faveur des minorités. Pour Thiel et quelques camarades – dont David O. Sacks, un de ses futurs partenaires dans PayPal –, de telles prétentions sont insupportables. Héritiers de l'esprit Stanford, ils sont convaincus que seule l'excellence compte, quand l'ouverture aux femmes et aux minorités ethniques fera inévitablement baisser le niveau général de l'université. The Stanford Review voit le jour pour défendre ce point de vue et lutter contre le politiquement correct.

Peter Thiel défend âprement la liberté (totale) d'expression. Ainsi, lorsqu'un étudiant, voulant tester les limites de celle-ci sur le campus, se poste devant un dortoir et se met à hurler « *Sales pédés ! Sales pédés ! J'espère que vous mourrez tous du sida !* », Peter Thiel prend sa défense...

La publication, parrainée par l'historien Irving Kristol, républicain patenté considéré comme le père du néo-conservatisme, se distingue alors par son rejet de l'idée d'égalité, son élitisme et son sexisme. Thiel et Sacks pourfendent le féminisme, considéré comme alarmiste, culpabilisateur et aveugle aux différences biologiques évidentes entre hommes et femmes. Les deux hommes défendent aussi âprement la liberté (totale) d'expression. Ainsi, lorsqu'un étudiant, voulant tester les limites de celle-ci sur le campus, se poste devant un dortoir et se met à hurler « *Sales pédés ! Sales pédés ! J'espère que vous mourrez tous du sida !* », Peter Thiel prend sa défense...

Thiel et Sacks enfoncent le clou en 1998 dans un essai intitulé [*The diversity myth: multiculturalism and political intolerance on campus*](#). « *C'est un livre très cruel et extrême*, souligne Noam Cohen. *Pour ses auteurs, Stanford allait littéralement devenir un pays du tiers-monde si les minorités et les femmes devenaient trop présentes à l'université.* » Se lit également dans cet ouvrage leur défense acharnée de la liberté individuelle et leur refus franc de tout étatismisme. Le BA-BA libertarien. « *Je suis une sorte de libertarien, dira plus tard son ami Elon Musk, Peter, lui, est extrêmement libertarien.* » De nombreux étudiants passés par The Stanford Review viendront nourrir les rangs de PayPal et des entreprises soutenues plus tard par Peter Thiel. « *Lui et ses amis se sont transformés en quelques années en un réseau d'entrepreneurs très proches, qui ont créé des business de plusieurs milliards de dollars en utilisant les idées, l'éthique et les réseaux qui se sont noués à la Stanford Review* », souligne ainsi la journaliste américaine Jodi Kantor.

Chapitre 4 : Le freak transhumaniste

Printemps 1972, Cleveland (Ohio)

C'est en regardant un tapis en peau de vache dans le salon familial que Peter Thiel, 5 ans à l'époque, découvre prosaïquement la mort. Pierre Ducrozet rejoue cette scène fondatrice dans son roman *L'Invention des corps* : « *Tout le monde fait cette découverte à un moment dans sa vie. Mais lui ne s'en remettra jamais* », estime l'écrivain. C'est la dimension Frankenstein du personnage qui se noue ici, son obsession de vaincre à tout prix la mort : « *Il y a un côté à la fois enfantin et chevaleresque dans cette volonté de repousser les limites humaines, poursuit Pierre Ducrozet. Après, cela fait sens avec son idéologie politique : dans le transhumanisme, il y a une dimension très individualiste et narcissique.* »

Sans surprise, Peter Thiel est de toutes les initiatives transhumanistes. Il soutient l'Université de la Singularité, emmenée par [Ray Kurzweil](#) et Peter Diamandis, deux chantres de ce mouvement. Il est l'un des donateurs de la Methuselah Foundation, conduite par [le chercheur britannique Aubrey de Grey, qui travaille sur l'allongement de la vie et la médecine dite « régénérative »](#). Il participe aussi, avec Jeff Bezos, patron d'Amazon, à Unity Biotechnology, une société qui développe des biotechnologies. Et son Founders Fund multiplie les investissements dans ce même champ. Peter Thiel s'intéresserait même à ce que l'on nomme la « parabiologie », c'est-à-dire l'injection de sang de jeunes patients pour ralentir son vieillissement. Si cette histoire est largement soumise à caution, elle fait honneur à la réputation subversive de l'ancien de PayPal.

« *Pour moi, Thiel est un vrai freak, tranche Noam Cohen, il a les idées les plus bizarres du monde !* » Freak ou génie, la frontière est parfois poreuse. Il n'empêche qu'à 50 ans l'homme est bien l'un des Américains les plus puissants et les plus influents au monde. Le libertarien en chef. Celui dont le parcours et la pensée constituent la meilleure porte d'entrée pour comprendre l'esprit et l'histoire de la Silicon Valley au cours des cinquante dernières années.